LE TEMPLE DU GOUST.

COMEDIE.

On trouve dans la même Boutique les Pieces ſuivantes, que M. Romagneſi a compoſées ſeul ou en Societé.

LE TEMPLE DE LA VERITE'.

ARLEQUIN HULLA ET LA REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES DEBUTS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

DIVERSES PARODIES.

Toutes ces Pieces ſe trouvent dans le Recueil du Nouveau Theatre Italien, avec les airs des Vaudevilles, in-12. 8. vol. & dans celui des Parodies avec les airs, in-12. 3. vol. qui ſe vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.

Autres Comedies nouvellement imprimées.

LES QUATRE SEMBLABLES.

L'HYVER.

LES ENFANS TROUVEZ.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE TEMPLE DU GOUST.

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi le 11. *Juillet* 1733.

A PARIS;

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques; à la Science.

M. DCCXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

75766

ACTEURS.

LE GOUST.

LE FAUX GOUST.

LA CRITIQUE.

UN HABITANT DU TEMPLE.

L'ESPRIT.

LE BON SENS.

ARLEQUIN.

DANSEURS ET DANSEUSES.

LE TEMPLE DU GOUST.

SCENE PREMIERE.

Le Theatre repreſente un Temple mal conſtruit.

LA CRITIQUE, UN HABITANT.

LA CRITIQUE.

QUe vois-je? en quel état retrouvai-je ce Temple?
Je n'en reconnois plus la ſtructure.... ah grands Dieux!
Quel changement bleſſe mes yeux!
Plus je parcours, plus je contemple,
Et plus je me perds en ces lieux.
Qu'eſt devenu le Goût?

L'HABITANT.

Critique, il eſt aux Cieux;
Depuis longtems le maître du tonnerre,

Pour donner une fête au gré de ſes deſirs,
Du Dieu du Goût prive la terre.
Je l'ai vû s'envoler avec les vrais plaiſirs.

LA CRITIQUE.

Jupiter, n'en déplaiſe à ſa grandeur ſuprême,
Feroit bien mieux de veiller nuit & jour
Sur les mortels, ſur leur foibleſſe extrême
Que de donner des fêtes à ſa Cour.
Mais encore une fois par quel nouveau ſyſtême
A-t-on détruit ce beau ſéjour ?

L'HABITANT.

Je vous le demande à vous-même,
La Critique devroit en ſçavoir les raiſons.

LA CRITIQUE.

Non, elles me ſont inconnuës.

L'HABITANT.

De la porte du Temple, & de ſes avenuës
Vous diſpoſez dans toutes les ſaiſons :
Et nul mortel ne peut entrer dans cette enceinte,
Que vous n'ayez par vos ſoins vigilans
Examiné ſans fard & ſans contrainte,
Ou ſon génie, ou ſes talens.

LA CRITIQUE.

Oui ; c'étoit autrefois l'ordinaire pratique.
Guidés par des vertus qui couvroient leurs défauts
Mille aſpirans entouroient la Critique,
Et ſi je leur livrois quelques petits aſſauts

Ils relevoient l'éclat de leur panegirique ;
Mais depuis quelque tems mille eſprits oſtro-
gots
Ont tellement inondé le Portique,
Que pour me ſouſtraire à leurs flots,
J'ai diſparu ; c'eſt la reſſource unique
Qu'on puiſſe avoir contre les ſots.

L'HABITANT.

Fort bien ; & qui donc, je vous prie,
En votre abſence, a pû vous remplacer ?

LA CRITIQUE.

Ma cadette, la raillerie.
A-t-elle eu de quoi s'exercer ?

L'HABITANT.

Pour le coup il faut que j'en rie.
Ah ! la ruſée !

LA CRITIQUE.

Et qu'a-t-elle donc fait ?

L'HABITANT.

Vous le voyez.

LA CRITIQUE.

Quoi la traitreſſe
A cauſé ce déſordre ?

L'HABITANT.

Eh, mais... pas tout-à-fait.
Pour le cauſer elle a trop de fineſſe ;
Elle l'a ſeulement ſouffert.

LA CRITIQUE.

Ma penetration s'y perd ;

Expliquez-vous ?

L'HABITANT.

Voici l'hiſtoire.
Dans le Temple du Goût on vit ces jours paſſés
Arriver un génie environné de gloire.
Ses regards ſatisfaits annonçoient ſa victoire
Sur des eſprits fameux, qu'il avoit terraſſez ;
Il ſembloit mépriſer ce qu'on en pouvoit croire,
Il le croyoit : pour lui, c'en étoit bien aſſez.
Votre maligne ſœur l'obſerve,
Et court à lui d'un viſage attrayant.
Parcourez ces lieux ſans reſerve,
Lui dit-elle, *l'éclat de votre nom bruyant,*
Ici, par Echo ſe conſerve,
Et du couchant à l'Orient
Phœbus n'éclaire point une ſemblable verve.
Elle le flatte tant qu'il la prend pour Minerve,
Et lui rend grace en ſouriant.
Je remarque ici bien des choſes,
Qui pourroient être beaucoup mieux,
Dit-il, & je veux en ces lieux
Faire quelques metamorphoſes.
Vous pouvez changer les deſtins
De tous les habitans des beaux lieux où vous êtes.
Que faites vous de tous ces vieux Poëtes,
Tant François, que Grecs & Latins ?

Le Goût les adopta, par pure complaiſance,
Apollon lui parla pour eux...
Ah! voici les Muſes je penſe,
Oüi, je les reconnois à leur air doucereux:
Celle de la Muſique & celle de la Danſe
Doivent ceder le pas à des ſujets heureux
Que je vous amene de France,
Et que je vais placer dans ce Temple fameux.
Commençons d'abord par détruire
Un arrangement affecté.
Je veux que tout ici reſpire
Un certain air de liberté,
Et que ſur tout la volupté
Preſide à cet heureux Empire.
Qu'un gracieux deſordre en faſſe la beauté;
Que les Arts confondus forment un groupe aimable,
(C'eſt dans le groupe au moins que conſiſte le goût)
Et que ſans ceſſe en ce Temple agréable
Chanteuſe au gozier délectable
Roule ſa voix de l'un à l'autre bout;
Tandis que danſeuſe admirable
Capriolant brochera ſur le tout.
Comment cela doit faire un fort joli mélange,
Lui répond votre bonne ſœur,
De la façon dont tout ceci s'arrange,
A fort bon droit, vous faites le cenſeur;
Un ſot auroit voulu par differentes claſſes

Diſtinguer les beaux Arts des frivoles talens,
Mais vous.... Ne vois-je pas les graces,
Qu'en faites-vous?... *Dans vos écrits galans*
Le Goût leur a marqué leurs places.
Je lui ſuis obligé; mais j'aimerois bien mieux
Qu'il plaçât dans ce Temple une Laïs charmante
Et qu'un celebre Auteur nous vante
Dans un ouvrage merveilleux;
A la Croix d'or, ce chef-d'œuvre eſt en vente.
Que vos ſoins ſont officieux,
Et que cette notte eſt ſçavante!
Elle ſert de fanal à tous les curieux
Amateurs d'Hiſtoire Galante;
En effet je crois qu'en ces lieux
Votre Laïs fera figure fort décente.
Alors dans tous les Arts voulant s'initier
Il mutile, retranche, apoſtrophe, dégrade;
Accable l'un d'un trait groſſier,
Et donne à l'autre une loüange fade.
Enfin ſi l'on s'en tient à ſa déciſion
Tout ce qu'on a penſé des plus grands hommes
Tant des ſiecles paſſez que du tems où nous ſommes,
N'eſt qu'une pure viſion.

LA CRITIQUE.

Ah! ſi je le tenois...

L'HABITANT.

Vous ſerés ſatisfaite;

Il doit revenir aujourd'hui,
Et nous amener avec lui
D'admirables ſujets une troupe complette:
Parmi ce nombre il en eſt ſûrement,
De très-dignes d'orner & d'enrichir ce Temple;
Mais ils dédaigneroient d'en faire l'ornement;
A celui de Memoire, ils doivent un exemple,
Ils y ſeront placez plus noblement.

Il ſort.

SCENE II.

LA CRITIQUE.

On entend une Simphonie.

LE Dieu du Goût arrive & cette Simphonie
M'annonce ſon heureux retour;
Il ne ſe ſert en ce ſéjour
Que de la plus ſimple harmonie.
Il eſt ennemi du fracas:
Les Violons, les Fluttes, les Muſettes
Sont les ſeuls inſtrumens dont il faſſe grand cas,
Et ſelon lui, Timballes & Trompettes
Ne furent jamais faites
Que pour bruire aux Concerts ou bien aux Operas.

La Simphonie acheve l'air.

SCENE III.

LE GOUST, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

VOus voilà bien ſurpris, Seigneur ?

LE GOUST.

Moi ! je vous jure
Que je ne le ſuis point.

LA CRITIQUE.

Mais, mais... vous m'étonnez !
Regardez donc.

LE GOUST.

J'ai vû.

LA CRITIQUE.

Tournez les yeux, tournez.

LE GOUST.

Je ſuis inſtruit de l'avanture,
La Renommée aux Cieux m'a déja mis au fait.

LA CRITIQUE.

Que dites-vous du changement barbare
Que dans votre Temple on a fait ?

LE GOUST.

Je dis qu'il eſt aſſez bizarre ;
Mais l'Architecte ingenieux
Qui m'a conſtruit ce domicile,
Apparamment ne pouvoit faire mieux ;

Il faut s'en contenter.

LA CRITIQUE.

Vous êtes bien docile !
Je vous croyois plus difficile.

LE GOUST.

Non je me prête a ſa raiſon.
Pour le Temple du Goût, un bâtiment Gothique
N'auroit point été de ſaiſon.
L'ordre Toſcan, l'ordre Ionique
Le Compoſite, le Dorique,
Non plus que le Corinthien,
N'ont rien qui le flatte ou le pique ;
Ainſi pour me loger il n'avoit qu'un moyen ;
C'étoit de faire un Temple où l'on ne comprit rien.

LA CRITIQUE.

Que ne le laiſſoit-il dans ſa forme ordinaire ;
Pouvez-vous voir, ſans en être confus,
Vos plus chers favoris chaſſez du ſanctuaire ?

LE GOUST.

Il a voulu corriger des abus
Que j'ai commis par faute de lumiere.

LA CRITIQUE.

Vous m'impatientez...

LE GOUST.

Ne vous emportés plus ;
Vous allez en ces lieux bientôt vous reconnoître.
Autrefois ils vous contentoient,

S'ils ne ſont comme ils doivent être,
Vous les verrés du moins comme ils étoient.

LA CRITIQUE.

Il ne m'en faut pas d'avantage.

Le Temple changé, & paroît orné des Statuës des grands Hommes, & des Femmes Illuſtres dans les Belles-Lettres.

LA CRITIQUE.

Oüi, je reconnois votre ouvrage.
Je vois, avec raviſſement,
Les principaux nouriſſons du Parnaſſe
Occuper dignement leur place.

LE GOUST.

Introduiſez en ce moment
Ceux qui me demandent azile;
Ne ſoyés pas ſur-tout trop difficile.

LA CRITIQUE.

Ah! j'entrevois votre deſſein.
A leurs dépens vous voulez un peu rire.

LE GOUST.

Le Dieu du Goût ne fut jamais malin.
Je veux examiner.

LA CRITIQUE.

Je vous entens, beau Sire;
Souvent votre examen vaut bien une Satire.

Elle ſort.

SCENE IV.

LE GOUST.

QU'avec tranſport je vous revois,
Reſpectables mortels, dont le divin génie,
D'une raviſſante harmonie,
Nous dicta les premieres loix !
Peres de nos plaiſirs, ſources de nos lumieres,
Vous qu'on enſevelit dans un oubli cruel,
Conſolés-vous du mépris ſolemnel
Dont vous accablent vos Confreres.
Malgré leurs cenſures ſeveres
Dans le Temple du Goût vous avez un autel.
Quelle eſt la belle qui s'écrie ?

SCENE V.

LE GOUST, L'ESPRIT, LE BON SENS.

L'ESPRIT *repreſenté par Silvia.*

NE me ſuivés pas, je vous prie ;
Votre preſence excite mon courroux ;

Le bon ſens fut toûjours mauvaiſe compagnie,
Et je ne connois rien de ſi peſant que vous.

LE BON SENS.

La, ne diſputons plus, on rira de nos priſes;
Vous me chaſſez en vain, je n'en démordrai pas.
Vous avez du brillant, vous avez des appas,
Mais vous tombés ſouvent dans de fâcheuſes chriſes;
Le Deſtin m'établit pour marcher ſur vos pas,
Et pour regler vos entrepriſes.

L'ESPRIT.

Le Deſtin ne ſçait ce qu'il dit,
Et de ſa liberté mon ame eſt trop jalouſe,
En vain de me guider votre orgueil s'applaudit.

LE GOUST *à part.*

C'eſt ſans doute un mari qui gronde ſon Epouſe.

LE BON SENS.

Je m'en raporte au Dieu du Goût,
Il va decider.

LE GOUST.

Point du tout.
Paſſez-vous de mon entremiſe,
On juge à vos diſcours que vous êtes Epoux;
Vivez tous deux à votre guiſe,
Le Goût aſſez ſouvent forme des nœuds ſi doux,
Mais bien plus ſouvent il les briſe.

LE BON SENS.

Seigneur, nous ne ſuivons ni l'himen ni l'amour.

LE GOUST.

Mais cependant vous êtes en querelle.

LE BON SENS.

Un autre motif en ce jour
A mes deſirs la rend rebelle ;
Elle eſt l'Eſprit, & je ſuis le bon Sens.
Pour être ſans ceſſe avec elle
Je fais des efforts impuiſſans.
A ne me point quitter, contraignés la cruelle.

LE GOUST.

Quel mortel ou quel Dieu peut avoir ce credit,
Peut-on perſuader l'Eſprit
Quand il loge chez une belle ?
Depuis quand n'eſt-il plus du ſexe maſculin ?

L'ESPRIT.

Moi ! je n'en fus jamais, pas même en apparence.

LE GOUST.

Eſt-il poſſible ?

L'ESPRIT.

Oh rien n'eſt plus certain.
Je brille ſans avoir recours à la ſcience,
J'éblouis par mon éloquence,
Je parle du ſoir au matin
Sans trop ſçavoir ce que je penſe ;

(Car l'eſprit eſt trop vif pour paſſer au ſcrutin)
C'eſt un feu pur, c'eſt une quinteſſence
Dont l'effet eſt ſûr & ſoudain.
Tirés vite la conſequence
Vous verrez que je ſuis du ſexe feminin.

LE GOUST.

Je reconnois aſſez l'eſprit de France.

LE BON SENS.

Il ſe ſert d'un ſubtil détour,
Dans un cerveau de femme il ne fait ſon ſéjour,
Que pour rendre par là ma pourſuite inutile.
C'eſt par cette raiſon qu'il veut s'y retirer,
Il croit y trouver un azile
Où le bon Sens ne puiſſe penetrer.

L'ESPRIT.

L'homme n'eſt point doüé de l'eſprit veritable;
Son orgueil l'en rend incapable.
Nous le voyons obſcur dans ſes diſcours,
Recherché dans ſon ſtile, affecté dans ſes tours,
Nous aſſommer d'un pompeux verbiage.
A forger de grands mots, il borne ſon ſçavoir.
Cynique malheureux, & qui ſe dédommage
Du talent qu'il n'a point & qu'il voudroit avoir,
En verſant du poiſon ſur le plus bel ouvrage.

Le veritable eſprit eſt ſimple, affable, doux,
Galant ſans flatterie, & railleur ſans médire,
Du fond de l'ame il vous fait rire,
Son entretien eſt fait pour tous;
Il parle avec clarté, l'ignorant peut l'entendre,
Il eſt leger, il eſt vif, il eſt tendre,
Au ſein de la Nature il puiſe ſa ſplendeur;
Toûjours brillant quoiqu'un peu variable,
Et ſur tout ne ſe croit aimable
Qu'autant qu'il ſçait toucher le cœur.

LE GOUST.

Des femmes à ces traits, je connois la peinture;
Mais par quelle triſte avanture
L'Eſprit & le bon Sens ceſſent-ils de s'aimer?

LE BON SENS.

De tout ouvrage il veut m'exclure,

L'ESPRIT.

C'eſt qu'il y veut toûjours primer.
Lui ſeul, ſans mon ſecours, veut d'une comedie
Faire mouvoir les principaux reſſorts.
Son comique eſt froid, il ennuie;
Pour amuſer il fait de vains efforts;
Qu'il moraliſe, chacun baille.
Moi je plais, j'inſtruis & je raille;

Mes diſcours ſont legers, tous les ſiens ſont
peſans ;
Mes portraits quelquefois ne ſont pas vrai-
ſemblables,
Mais ils ſont vifs & ſéduiſans ;
Les ſiens ſont juſtes, raiſonnables,
Mais toûjours froids & languiſſans.
Il m'excede, il me déſeſpere.
Qu'un jeune homme, par mon ſecours,
Soit tout prêt de toucher une beauté ſevere,
Le bon Sens vient, ſes ſots diſcours
Ecartent les plaiſirs, déroutent les amours,
La beauté réflechit & redevient auſtere.
Il m'a cent fois joüé de pareils tours.

LE GOUST.

Ce n'eſt point le bon Sens qui doit vous fai-
re obſtacle
Dans l'attaque d'un jeune cœur ;
Raiſonne-t-il dans ſa brûlante ardeur ?
Non, ſon penchant eſt ſon unique oracle ;
Et s'il arrive enfin qu'a ſon vainqueur
Il échape, par un miracle,
C'eſt l'ouvrage de la pudeur.

LE BON SENS.

Vous voyez comme il prend le change ;
Et que ſans moi ſon Jugement,
(Si je ne le guide & l'arrange,)
Eſt en défaut à tout moment.
C'eſt ſur-tout dans le Dramatique
Qu'il a le plus beſoin de moi ;

Et c'eſt là juſtement qu'on diroit qu'il ſe pique
De ne point connoître ma loi.
Ne reconnois-je pas moi-même ſa puiſſance?
J'aime & j'admire ſes talens
Qu'il ſe conduiſe avec prudence,
Qu'il ſoit intereſſant, mais jamais aux dépens
De la raiſon & de la vrai-ſemblance;
Qu'il obſerve ſur tout l'exacte bienſéance
Et qu'elle ſoit ſon principal objet;
Qu'il évite avec ſoin toute expreſſion louche,
Qu'aucun mot à deux ſens ne ſorte de ſa bouche,
Qu'avec poids & meſure, il ſuive ſon projet
Que tout y ſoit relatif au ſujet.
Je conſens que dans ſes ouvrages
Le plaiſant regne & critique les mœurs,
Mais que ce ſoit après avoir rempli les cœurs,
Par des préceptes vrais & des maximes ſages.

LE GOUST.

Vos principes ſont ſûrs, & je veux prendre ſoin
De vous remettre bien enſemble;
Qu'à jamais le Goût vous raſſemble.

L'ESPRIT.

Seigneur, il n'en eſt pas beſoin:
Et pour joüir d'une gloire ſuprême;

Ce n'eſt point au bon ſens qu'il faut avoir recours ;
Sans emprunter d'inutiles ſecours,
L'Eſprit ſe ſuffit à lui-même.
Je pourrois vous citer mille endroits favoris,
Qui ſont le charme de Paris,
Et que le froid bon ſens impunément condamne.

LE GOUST.

Cela m'étonne.

L'ESPRIT.

Il me chicanne
Sur tout ce que je fais ; ſur tout ce que j'écris
Il m'épiloque, il me ſupute,
Il me taxe de faux brillant ;
Ce que je dis de plus ſaillant
A ſes mépris ſe trouve en bute ;
En un mot il me perſecute.

LE GOUST.

Quels ſont ces beaux endroits qu'il blâme injuſtement ?

L'ESPRIT.

Je vais les reciter ; écoutez je vous prie.

LE GOUST.

Oüi, j'écoute attentivement.

L'ESPRIT.

Ce ſont des vers de Tragedie.
La honte fait ſentir je ne ſçai quels remords,

„ Qui du tiran des cœurs ſont les traits les plus forts.

LE GOUST.

La honte fait ſentir des remords.... Mais quel conte !
Les remords à leur tour font ſentir de la honte,
Et le tiran des cœurs ne ſe ſervit jamais
De honte & de remords en guiſe de ſes traits.

L'ESPRIT.

„ Préjugés malheureux ! éclatante chimere !
„ Que l'orgüeil inventa, que le foible revere,

LE GOUST.

Voilà du beau !

L'ESPRIT.

Vraiment.

LE GOUST.

Les cerveaux bien rangez
Ont droit de ſecouer le joug des préjugés.

L'ESPRIT.

„ Par-tout comme un captif que pourſuit le ſuplice,
„ Et qui du monde entier s'eſt fait un préci-pice.

LE GOUST.

Miſericorde !

L'ESPRIT.

Quoi, vous ne m'admirez pas ?
Peut-on mieux vous tracer l'horreur qui ſuit le crime ?

LE GOUST.

Vous prenez l'hyperbole ici, pour le ſublime.
Sont-ce là les endroits qui font tant de fracas ?

L'ESPRIT.

Sans peine vous devez le croire.
Ces Vers ſont par-tout admirez,
Chacun les a gravés dans ſa memoire;
Et de les avoir inſpirez,
Le bon Sens n'eût jamais la gloire.

LE GOUST.

Mais... ni l'eſprit non plus.

L'ESPRIT.

Vous vous le figurez.

LE GOUST.

Je dis ce que je penſe, ils ne ſçauroient me plaire,
Leur pompe obſcure vous ſéduit,
Mais leur faux jour frappe plus qu'il n'éclaire;
Et la reflexion à l'inſtant le détruit.
L'eſprit qui regne eſt vif, eſt agréable;
Mais la folie eſt à côté de lui;
Le bon ſens eſt très-reſpectable,
Mais il tient de près à l'ennui.
Lorſqu'emporté par votre pétulence,
Vous prendrez un peu trop l'eſſort;
Alors je charge ſa prudence
De moderer votre tranſport;

Et lorſque le bon ſens, raiſonneur politique,
Aſſoupira par ſes diſcours abſtraits,
Pour prévenir un ſommeil létargique,
Il vous ſera permis de lancer tous vos traits:
Il faut enſemble vous remettre
Comme l'on vous voyoit dans le tems ancien;
L'eſprit ſeul me paroît Métaphyſicien,
Et ſans lui, le bon ſens me paroît Géometre.

L'ESPRIT.

Et le bon goût, s'il veut me le permettre,
Eſt mal nommé.

LE GOUST.

Je le veux bien.

LE BON SENS.

Cela me paroît à la lettre.

LE GOUST.

Je vous ai mis d'accord, ah! que je ſuis heureux!

L'ESPRIT.

Oüi, oüi, d'accord ſur votre compte,
Mais le bon ſens n'en eſt pas moins fâcheux.

LE BON SENS.

Se peut-il que rien ne le dompte.

L'ESPRIT *au Goût.*

Adieu, je vais ceſſer de vous incommoder;
Nous ſommes tous trois d'une eſpece,
A ne pouvoir nous accorder.
Je ne ſuis pas d'humeur à me laiſſer guider;

Le bon ſens manque de fineſſe ;
Et ſouvent le bon goût ſçait fort mal décider.

LE BON SENS.

Allons, courage, il moraliſe ;
Nous pourrons en venir à bout.

LE GOUST.

Oh ! j'abandonne l'entrepriſe.

L'ESPRIT.

La reverence au bon ſens, au bon goût.

LE BON SENS *marchant lentement.*

Mais attendez-moi donc, je vous ſuis.

L'ESPRIT *fuyant.*

Bagatelles ;
Il faut être plus vif pour attraper les belles.

Il ſort.

SCENE V.

LE GOUST, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur, c'eſt en tremblant que j'approche de vous,
Je crains de votre part quelque triſte apoſtrophe ;
Les complimens flateurs & doux
Ne ſont pas faits pour gens de mon étoffe.

LE GOUST.

De quelque rang que vous ſoyez,
Si vos talens meritent mon ſuffrage,
Avec ſuccès ils ſeront employez,
C'eſt ici qu'on leur rend hommage.

ARLEQUIN.

Mais, je ſuis Arlequin, tel que vous me voyez.

LE GOUST.

Je vous connois.

ARLEQUIN.

A mon viſage ?

LE GOUST.

Même plus que vous ne croyez.

ARLEQUIN.

Qui l'auroit dit, c'eſt le premier voyage
Que l'on m'ait vû faire en ces lieux.

LE GOUST.

Vous y venez ſouvent.

ARLEQUIN.

Bon, bon, vous voulez rire,
C'eſt donc ſans le ſçavoir.

LE GOUST.

Vous n'en valez que mieux.

ARLEQUIN.

Par ma foy, je ne ſçai que dire.

LE GOUST.

Allons, raſſurez-vous.

ARLEQUIN.

Tope, je le veux bien,
Car vous me paroiſſez d'un aimable entretien.

LE GOUST.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, votre maintien
Annonce d'abord qui vous êtes.

à part.

Il faut lui rendre ſes ſornettes.

LE GOUST.

Quel ſujet vous conduit ici ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien.
Vous ſçavez que ce qui nous guide
N'a pas toûjours d'objet déterminé,
Et ſouvent l'homme eſt entraîné
Par un je ne ſçai quoi, qui de ſon ſort décide.

LE

LE GOUST.

Comment donc, ce diſcours n'eſt pas ſi mal tourné.

ARLEQUIN.

Pourquoi le ſeroit-il ?

LE GOUST.

J'y trouve du ſolide.

ARLEQUIN.

Dans tout ce que je dis la morale préſide.

LE GOUST *à part.*

Il eſt plaiſant, il faut s'en réjoüir.

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

LE GOUST.

Qu'on goûte à vous oüir
Une joye, en tout point complete.

ARLEQUIN.

Hé bien vous pouvez en joüir.

LE GOUST.

Je ne m'étonne pas que dans cette retraite ;
La Critique vous ait ſur le champ introduit.

ARLEQUIN.

Que me parlez-vous de Critique ?
Quoi, c'eſt elle qui m'a conduit. . . . ?

LE GOUST.

N'en doutez point.

ARLEQUIN.

La Fanatique !
Qu'en faites-vous ?

LE GOUST.

Son œil judicieux
Sçait diſtinguer le faux d'avec le vrai merite.

ARLEQUIN.

Je ne puis reſter en ces lieux,
Seigneur, ſouffrez que je vous quitte.

LE GOUST.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Je ſuis ſon ennemi juré,
Elle me chercheroit ici quelque querelle,
Contre ſa morſure cruelle
Il n'eſt point d'azile aſſuré.

LE GOUST.

Je vous entens ; de quelques Comedies
Elle aura fait le malheureux ſuccès.

ARLEQUIN.

Ses déloyales perfidies
De plus de mille ont cauſé le décès,
Et ne font grace, en leur fâcheux accès,
Qu'aux Operas, ou bien aux Tragedies.

LE GOUST.

Elle y devroit regarder de plus près.

ARLEQUIN.

Auſſi pour me venger de ſa jalouſe rage,
Je me ſuis ſervi d'un moyen.
J'ai quitté le métier.

LE GOUST.

C'eſt vraiment grand dommage,

ARLEQUIN.

Mais pas trop grand, car nous ne faisions rien.
Ma fortune étoit mince & frêle,
Nous nous tuyons en vain à donner du nouveau,
L'ingrat Public mépriſoit le cadeau,
Et nous tombions dru comme grêle.

LE GOUST.

Pourquoi receviez-vous des ouvrages douteux ?
C'eſt à vous à juger de ce qu'ils doivent être.
Dans le fonds n'eſt-il pas honteux,
Que des Comediens qui devroient s'y connoître ?...

ARLEQUIN.

Ce raiſonnement eſt piteux,
Il me feroit ſauter par la fenêtre.

LE GOUST.

Comment ?

ARLEQUIN.

Quoi, vous croyez que l'on puiſſe prévoir
Le veritable effet qu'une piéce doit faire ?
Que des Comediens, dans leur petit Manoir,
Donnent un jugement qui puiſſe prévaloir
Sur celui d'un Public que le bon goût éclaire ?

LE GOUST.

Que ne vous entend-il ?

ARLEQUIN.

Bon, quand il m'entendroit
En ſeroit-il plus benevole ?
Je l'ai flaté, loüé, mille fois dans mon rôle,
Il regardoit cela comme de droit :
Dans l'inſtant je lui ſemblois drôle,
Et puis il me ſifloit dans le premier endroit.

LE GOUST.

L'injuſtice étoit trop criante.
Et que faites-vous à préſent ?

ARLEQUIN.

Moi, je bois, je ris, & je chante,
C'eſt un métier aſſez plaiſant.

LE GOUST.

Et quels paſſe-tems ſont les vôtres.

ARLEQUIN.

A table du ſoir au matin,
J'y joüis d'un heureux deſtin ;
On ne m'y ſifle point, & j'y ſifle les autres.

LE GOUST.

Etre toûjours à table....

ARLEQUIN.

Où peut-on être mieux !

LE GOUST.

On doit ſe refuſer aux plaiſirs vicieux.

ARLEQUIN.

Le plaiſir aux humains eſt un mal néceſſaire.
Ce paradoxe eſt une verité ;
Le plaiſir eſt un mal, puiſqu'il nous eſt contraire ;

Mais puiſqu'il fait notre felicité,
Ce mal devient pour nous une neceſſité.

LE GOUST.

Votre morale eſt peu ſevere.

ARLEQUIN.

L'humanité ne l'aime point amere:

LE GOUST.

Je veux-pourtant vous donner à choiſir
Dans tous les Arts qui ſont ſous ma puiſſance;
Car l'homme eſt abſorbé par un honteux loiſir.

ARLEQUIN.

Bon, bon, le tems paſſe ſans qu'on y penſe;
Bien ſouvent on le perd, en croyant l'employer.
Pourquoi donc prendre une peine inutile;
On n'a qu'à demeurer tranquille,
On ne ſçauroit ſe fourvoyer.

LE GOUST.

Voulez-vous être Peintre?

ARLEQUIN.

Oh non, je vous aſſure;
Les pauvres gens, que je les plains!
En les loüant on les cenſure,
Il manqueroit à mes deſſeins,
Le coloris de la nature,
Et la palette de Rubens.
Enfin tous ces ingrediens
Me dégoûtent de la Peinture

LE GOUST.

C'eſt pourtant un Art merveilleux.
D'une amante éloignée il adoucit l'abſence ;
Et les traits d'une aimable & juſte reſſemblance.
Conſolent le cœur par les yeux.

ARLEQUIN.

La douleur par cet Art ne peut être adoucie.
Un portrait irrite le mal ;
Car la beauté de la copie
Fait regretter l'original.

LE GOUST.

Aimeriez-vous mieux la muſique ?

ARLEQUIN.

Non, car ma voix n'eſt qu'un faucet ;
Et d'ailleurs c'eſt un Art que perſonne ne ſçait,
Et que tout le monde critique.
La muſique n'eſt point mon fait.

LE GOUST.

Nos ſens ſont enyvrés des ſons qu'elle procure ;
Elle exprime du cœur les divers mouvemens ;
Donne la vie à tous les ſentimens,
Qu'on a reçûs de la nature ;
Son harmonie & ſa douceur,
Font naître la tendreſſe, inſpire la langueur,
La beauté la plus inſenſible
Ne ſçauroit échaper à ſes impreſſions,

Le charme d'une voix flexible,
Ouvre notre ame aux paſſions.

ARLEQUIN.

Seigneur, vous dites des merveilles,
Mais chez moi la Muſique eſt toûjours dans ſon tort.
Une voix flatteuſe m'endort,
Ou le trop grand tapage étourdit mes oreilles.

LE GOUST.

Je veux pourtant vous faire un heureux ſort,
Et je prétens payer votre viſite.

ARLEQUIN.

Vous voilà bien embaraſſé !
Que ne me donnez-vous quelque piéce d'élite,
Qui puiſſe du Public en fuite,
Faire pour nous un public empreſſé ?

LE GOUST.

Mais vous avez quitté la Comédie.

ARLEQUIN.

Parſambleu je la reprendrai.
Aſſûrez-moi d'une piéce applaudie,
Sur le champ je reparoîtrai.

LE GOUST.

Vous demandez bien des affaires,
Une piéce applaudie !

ARLEQUIN.

A quoi bon ces miſteres,

Le Dieu du Goût peut-il reſter court ſur ce point ?

LE GOUST.

Le Dieu du Goût les juge & n'en fait point.

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aiſe,
Votre diſtric eſt curieux !
Vous pouvez donc trouver une choſe mauvaiſe
Sans avoir l'art de faire mieux ?

LE GOUST.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Et moi je dis que pour ſe bien connoître
A ce qu'on blâme ou ce qu'on veut loüer,
Il y faut être paſſé maître,
Ou que l'on doit ſe faire baffoüer.

LE GOUST.

On peut juger de tout même avec certitude ;
Sans que l'on ait les regles pour garans.
Le bon goût eſt un don & non pas une étude.

ARLEQUIN.

C'eſt donc le lot des Ignorans ?
Je vous croyois enfant de la ſcience,
Et nourri par l'experience ;
Mais je viens de toucher l'écuëil,
Je vous ſoutiens en conſcience,
Enfant de la pareſſe & bercé par l'orguëil.

LE GOUST.

Ainſi paroît le goût dans certains perſonnages.
Je ſuis très-ſatisfait de vos raiſonnemens:
Oüi, l'on doit mépriſer le blâme ou les ſuffrages
De ceux qui n'ont pour avantages
Que beaucoup de reſpect pour tous leurs ſentimens.
Lorſque l'on veut ſur des ouvrages
Hazarder quelques jugemens,
C'eſt ſur l'étude & des principes ſages,
Ou du moins ſur les bons uſages,
Qu'on doit jetter leurs fondemens.

ARLEQUIN.

Je ſuis très-ſatisfait de vos enſeignemens.

LE GOUST.

Retournez à Paris, qu'un doux eſpoir vous guide,
Vous y verrez des nouveautez.

ARLEQUIN.

Chez nous?

LE GOUST.

Aſſûrément.

ARLEQUIN.

Vous me le promettez?

LE GOUST.

Oüi.

ARLEQUIN.

Sera-ce du bon?

LE GOUST.

Peut-être.

ARLEQUIN.

Ou du perfide.

LE GOUST.

Cela ſe pourroit bien.

ARLEQUIN.

Que vous m'inquiétés....
Prononcés donc.

LE GOUST.

Mes arrêts ſont dictés,
Je ne ſuis que l'écho, le ſpectateur décide.

Arlequin ſort.

SCENE VII.

LE GOUST, LE FAUX GOUST.

LE FAUX GOUST *à la Cantonnade.*

PReparez-vous, dans un moment
On commencera cette fête.

LE GOUST.

Quel eſt le Cadeau qu'on m'apprête ?

LE FAUX GOUST *à la Cantonnade.*

Je veux au Dieu du Goût, dans ce Temple charmant,
Faire voir un eſſai de vos talens aimables.

LE GOUST.

Ah ! ah ! c'eſt mon reformateur.

LE FAUX GOUST, *à la Cantonnade.*

Que vos pas ſéduiſans, que vos chants admirables
Signalent à l'envi votre apretiateur.
Meritez le ſuprême honneur
D'être admis par mes ſoins dans ces lieux reſpectables,
Et de m'avoir pour Protecteur.

LE GOUST.

Je n'en doute point, c'eſt lui-même.

LE FAUX GOUST.

Tout m'annonce le Dieu qui préſide aux beaux arts,
Je le ſens à la joïe extrême
Que dans mon cœur repandent ſes regards,
Embraſſez-moi, Seigneur.

LE GOUST.

Un tel accueïl m'étonne.

LE FAUX GOUST.

Ne ſoyez point ſurpris des doux tranſports
Où mon amitié s'abandonne ;
Je tiens à vous par de ſecrets reſſorts,
Qui dans ce moment ſont plus forts
Que l'éclat qui vous environne.
Mais à propos d'éclat, pourquoi dans ce Palais
Trouvai-je tout en ſa forme ordinaire ?

Ces jours paſſez j'y vins exprès
Pour l'arranger de toute autre maniere.

LE GOUST.

Vous auriez pû vous épargner les frais
D'un voyage peu neceſſaire.

LE FAUX GOUST.

Je ne pouvois, à l'univers,
Rendre un plus ſignalé ſervice.
Je l'ai fait revenir de cent mille travers
Où le jettoit un aveugle caprice.
Il admiroit avec ſtupidité
Des choſes dont j'ai peint la valeur intrinſeque
Et qu'il mépriſera dans la poſterité.

LE GOUST.

Vous avez eu la charité
De réduire en brochure une Bibliotheque;
C'eſt tout.

LE FAUX GOUST.

Et j'ai bien fait en verité :
Il croyoit poſſeder des richeſſes immenſes;
Mais il ne reſpectoit que des impertinences.
Ma raiſon a dû l'affranchir
De ce fatras d'extravagances:
L'en dépoüiller c'eſt l'enrichir.

LE GOUST.

Vous avez fait de fort belles proüeſſes;
Voilà le vrai traité du mépris des richeſſes.

LE FAUX GOUST.

Je n'offuſque point ma raiſon
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.

LE GOUST.

C'eſt mal rimer.

LE FAUX GOUST.

Bon, bon, qu'importe ?
Les traits de feu perdent tout leur éclat,
Quand un Auteur eſt aſſez fat
Pour ralentir l'ardeur qui le tranſporte ;
En s'attachant à la rime en forçat ;
L'expreſſion doit être la plus forte,
Lorſque la rime la combat.

LE GOUST.

Pour moi, je crois qu'en chaque choſe ;
C'eſt la regle qui doit primer,
Et que l'on peut écrire en proſe
Lorſque l'on veut ne point rimer.
Ces Maîtres, qu'Apollon prit le ſoin de former,
N'ont merité l'apoteoſe,
Dans la noble chaleur qui ſçut les animer,
Que par la rime exacte & l'art de s'exprimer.

LE FAUX GOUST.

Ces Maîtres, ſelon vous, n'ont point fait de bevues ?

LE GOUST.

Elles me ſont preſque inconnues ;
Songez que l'un des deux eſt l'Auteur de Cinna.

* *Montrant les Statuës de Corneille & de Racine.*

LE FAUX GOUST.

En même-tems celui de Surena.

LE GOUST.

Que de Britannicus ſon Emule eſt le Pere.

LE FAUX GOUST.

Il fit auſſi Berenice, je croi.

LE GOUST.

Oüi, ſans doute.

LE FAUX GOUST.

Il me déſeſpere!
De certaine prévention
Vous me paroiſſez ſuſceptible;
Songez qu'il n'eſt guére poſſible
De loüer ſans reſtriction;
Et que trop d'adulation,
A tout écrivain eſt nuiſible;
Faites-y quelque attention.

LE GOUST.

Pour les auteurs vivans votre réflexion
Me paroîtroit aſſez plauſible;
Mais ceux qu'on voit en ce ſéjour
Doivent y récueillir, ſans aucune amertume,
Les fruits que leur ſçavante plume
Leur cultivoit quand ils voyoient le jour.
Notre reſpect eſt legitime
Pour tout Poëte reveré,
Eût-il même ſouvent erré:
Ce qu'il fit de mauvais n'ôte rien à l'eſtime
Qu'on doit à l'homme conſacré.

LE FAUX GOUST.

Quand le coupable eſt mort, vous pardonnez le crime ;
Pourquoi faut-il que les vivans
Soient plus ſujets à la cenſure ?

LE GOUST.

Pour les rendre humbles & ſçavans ;
Et les faire paſſer à la race future.

LE FAUX GOUST.

Eſt-ce en les chicannant qu'on les y conduira ?
Un tel diſcours m'outre & m'irrite.
Un habile homme paroîtra,
A peine pourra-t-on concevoir ſon mérite,
Et cependant on le critiquera !
Du reſpect, du reſpect, pour ces fameux génies,
Que la nature à peine en un ſiécle produit.
Critiques qui niés leurs clartés infinies,
C'eſt vouloir vous priver du Soleil qui vous luit.

LE GOUST.

Vous venez vous-même de dire
Qu'il faut loüer modeſtement,
Que l'adulation peut nuire.

LE FAUX GOUST.

Oüi, de certains ſujets qu'il faut encore inſtruire ;
Mais il en eſt qu'on doit loüer aveuglement ;

Qui ne tiennent jamais que des routes certaines,
Quoiqu'ils volent toûjours au-deſſus du commun.

LE GOUST.

Ils ſont rares.

LE BAUX GOUST.

Vraiment ce ſont des Phénomenes.

LE GOUST.

Avouez-le entre nous, vous n'en connoiſſez qu'un ?

LE FAUX GOUST.

Sans que là-deſſus je m'explique,
On ne reſpecte point ces demi Dieux mortels.
L'envie, au regard Fanatique,
Souille & renverſe leurs Autels;
Font-ils un livre, on le critique.
Ces Parodiſtes éternels,
Dont je voudrois exterminer la clique,
Portent les coups les plus cruels
Aux endroits les plus beaux d'un ſujet dragmatique;
Et ce même Public, facile à s'égarer,
Après avoir donné des larmes
A ces endroits qu'il devroit réverer,
A rire à leurs dépens trouve les mêmes charmes,
Qu'il trouvoit à les admirer.

LE

LE GOUST.

Prétendez-vous que le Public révere
Une vaine & folle chimere,
Qu'il ira voir pour s'amuſer,
Et qu'il s'en faſſe une importante affaire
Lorſque l'illuſion ceſſe de l'abuſer ?

LE FAUX GOUST.

Vous voulez en vain l'excuſer.
* Vous avez donc toûjours ces femmes ?

LE GOUST.

Vraiment, Seigneur, n'en doutez pas.
Mon temple eſt le ſéjour des dames,
Et ce ſexe charmant doit enchanter nos ames
Par ſon eſprit comme par ſes appas.
Celles que vous voyez, de la noble élegance,
Des tours choiſis & du ſtile épuré,
Ont pouſſé l'art à ſon dernier degré ;
Ce ſont les Muſes de la France.

LE FAUX GOUST.

C'eſt fort bien fait ; mais, je ne vois
Aucun Auteur vivant, pourquoi donc, je vous prie ?

LE GOUST.

Non, c'eſt ma politique, & je fais bien, je crois.
Les bons Auteurs vivans ont de la modeſtie ;
Et les mauvais condamneroient mon choix.

* *Il regarde les Statuës des Femmes Illuſtres.*

Vous regardez avec plaiſir, Moliere.

LE FAUX GOUST.

Ce plaiſir va juſqu'au tranſport ;
Vous conviendrez pourtant qu'il eut un peu tort,
Et qu'il donna dans l'eſprit populaire.

LE GOUST.

Il eut ſes raiſons pour le faire,
Il falloit quelquefois grimacer de ſon tems ;
Et ce grand homme a rempli tout l'eſpace
Du comique burleſque, aux plus nobles accens.

LE FAUX GOUST.

Mais votre Rabelais que vous mettez en face,
Quel rang a-t-il ſur le Parnaſſe ?

LE GOUST.

Il me réjoüit fort dans de certains inſtans ;
A lui ſeul appartient une façon d'écrire,
Qui doit avoir ſon prix à part :
Divers chemins ici peuvent conduire ;
Chez lui le ſingulier eſt chef-d'œuvre de l'art.

LE FAUX GOUST.

Vous lui tenez grand compte de la peine
Qu'il s'eſt donnée à nous paroître obſcur.
Quoi, ſon ſtile diffus & dur? ...

LE GOUST.

Conſolez-vous en voyant La Fontaine.

LE FAUX GOUST.

S'il étoit un peu plus ſuccint ;
J'aimerois aſſez ſon inſtinct.

LE GOUST.

Son inſtinct ! quelle frénesie !
C'eſt donc ainſi que vous traitez
Les graces de la poësie
Et ſes plus naïves beautez ?

LE FAUX GOUST.

Ici Marot ! oh la doze eſt trop forte,
Et je ne ſçaurois y tenir.

LE GOUST.

Quelle fureur contre lui vous tranſporte ?

LE FAUX GOUST.

Son éloge doit le ternir.
„ Ami Marot, l'honneur de mon pupitre,
„ Mon premier maître, acceptez cette épître.

LE GOUST.

Mais par un grand eſprit cet éloge fut fait.

LE FAUX GOUST.

Oh, je ne conviens pas du fait ;
Mais terminons cette diſpute.
Je viens ici vous régaler,
Et de ſujets qu'on ne peut égaler,
Mon attention vous recrute :
En danſes, en chanſons ils vont ſe ſignaler.
Je ne crois pas que le Goût les rebute,
Car imaginez-vous qu'on ſe connoît à tout ;
Muſique, danſe, architecture,
Algebre, ſculpture, peinture,
Tout dans mon cerveau ſe réſout.
Il n'eſt rien dont je ne me pique ;
Lyrique, dramatique, épique,

Proſe, vers, hebreu, grec, latin,
Hiſtoire, Fable, Politique
Et phiſique & métaphiſique.

LE GOUST.

Oh vos talens n'ont point de fin.

LE FAUX GOUST.

Pour un ſeul moment je vous quitte
Et je reviens avec mes gens d'élite.

Examinant l'Autel.

Virgile, Horace, Homere, Anacréon;
Mais vraiment vous parés votre autel à merveilles,
Et ce temple eſt un Pantheon,

LE GOUST.

Je ſavoure à longs traits leurs précieuſes veilles.

LE FAUX GOUST.

Mais il leur étoit bien aiſé
De faire d'excellens ouvrages.
Ces Meſſieurs dans l'eſprit, les premiers ont puiſé,
Leur falloit-il de plus grands avantages?
Ils ſe ſont emparés du bon & du nouveau;
N'ont point voulu ce qui nous reſte;
Par conſequent ce qu'ils ont fait de beau
Aux Auteurs d'apreſent eſt un vol manifeſte.

Il ſort.

SCENE VIII.

LE GOUST, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

EH bien, Seigneur, vous ne vous plaindrés pas,
Je vous ai procuré fort bonne compagnie;
Et ſi d'en voir encore vous avez quelque envie
Je vais chercher des gens que j'ai laiſſé là bas.

LE GOUST.

Renvoyez-les, car je vous certifie
Que je ne fus jamais ſi las.

LA CRITIQUE.

Mais des honneurs les plus inſignes
Ces aſpirans ſe croyent dignes;
En vain mes diſcours rebutans
De ce Palais ont voulu les exclure;
Ils appellent de ma cenſure,
Et d'eux mêmes ſont très-contens.

LE GOUST.

Je le crois bien.

LA CRITIQUE.

Le Peintre eſt un Apelle,
Le Muſicien un Lulli,
Mais le Poëte ſeul ne reſſemble qu'à lui.

LE GOUST.

Et l'Hiſtorien eſt fidelle.
Défaites moi de ces importuns-là.

LA CRITIQUE.

Je vais leur reciter la fable que voilà.

FABLE.

La bonne opinion.

Le ſouverain des Dieux aux premiers ans du monde,
Pour rendre les mortels fortunés & contens,
Produiſit d'une main feconde
Et les vertus & les talens.
Pour les chercher, chacun court & s'empreſſe;
Le ſçavoir, le bon goût, l'eſprit, & la fineſſe,
Des premiers arrivez furent bientôt la part;
Tous les autres humains vinrent un peu trop tard,
Il ne reſtoit plus rien; mais pour les ſatisfaire

Jupiter leur donna la bonne opinion.
Tous ſe crurent parfaits, tous crurent ſçavoir plaire :
Cette heureuſe préſomption
Les dédommagea du contraire.

LE GOUST.

Cette Fable eſt plaiſante & faite pour nos gens.

LA CRITIQUE.

Mais du moins recevez les danſes & les chants
Que le faux Goût a pris ſoin de conduire.
Entreront-ils ?

LE GOUST.

Oüi, j'y conſens.
Pourvû qu'ils puiſſent faire rire.

DIVERTISSEMENT.

LE FAUX GOUST *chante.*

DEs talens admirés, faiſons voir le modelle,
N'imitons point l'antiquité;
Animons nous d'une audace nouvelle.
Fille de la vivacité
Baniſſons de nos yeux la langueur éternelle
De la froide ſimplicité.

Que la muſique ſoit bruyante,
Que la chanteuſe triomphante
Eleve ſa voix en éclats,
Et que la danſeuſe brillante,
Fuïant la grace non-chalante,
Etonne par des entrechats.

On danſe.

DUO.

QUE chacun ſuive ſon idée,
Le goût eſt au-deſſus des loix.
Que par ſes mouvemens, la raiſon ſoit guidée.
A ce qui lui déplaît il refuſe ſa voix,
Il approuve ou blâme à ſon choix,
Et ſans reflexion la palme eſt accordée.
Un moment établit ſes droits.

On danſe.

VAUDEVILLE.

LA CRITIQUE.

QU'un Rimeur s'encourage
A produire un ouvrage
Qui brille dans Paris,
C'eſt mon avis.
Mais quand la piece eſt faite,
La trouver imparfaite,
La chicanner en tout,
Voilà mon Goût.

LE PETIT MAISTRE.

Que l'homme de finance,
Près de Fanchon dépenſe,
Pour vaincre ſes mépris.
C'eſt mon avis.
Dés qu'il ſort de chez elle ;
Aller trouver la belle,
Qui me prefere à tout,
Voilà mon Goût.

LA JEUNE FILLE.

Qu'un tendre amant s'empreſſe
A montrer la tendreſſe
Dont ſon cœur eſt épris,
C'eſt mon avis.
Mais que ſon feu s'augmente
Quand ſa flâme conſtante
A la fin nous réſout,
Voilà mon Goût.

LE SUISSE.

Que le confife aimable
Toûchours riant à table
Chante avec ſes amis,
C'eſt mon afis.
Mais quand ché pris ſeance
Sablir à toute outrance
Pouſſir la cafe à bout :
Voilà mon Goût.

ARLEQUIN.

Qu'aux Fauxbourgs le parterre
Faſſe aux humains la guerre,
Qu'ils ne ſoient point ſuivis,
C'eſt mon avis.
Que chez nous plus traitable,
Le Public favorable
Vienne en foule au mois d'Août;
Voilà mon Goût.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Temple du Goût, Comedie en un Acte, avec un Divertiſſement.* Suite du Nouveau Théatre Italien. Fait à Paris ce 18. Juillet 1733.

DANCHET.